



2023 FEVRIER

12



**Et la muse m'a
fait l'un des fils
de la Grèce.**

Gérard de Nerval

SOUS LE SIGNE DE NERVAL

Ma mère reçut le nom de Marie-Antoinette avec celui de Laurence ; il est probable qu'ils furent mariés un peu avant la révolution.

Aujourd'hui, mon grand-père repose avec sa femme et sa plus jeune fille au milieu de ce champ qu'il cultivait jadis.

Sa fille aînée est ensevelie bien loin de là, dans la froide Silésie, au cimetière catholique polonais de Cross-Glogaw.

Elle est morte à vingt-cinq ans des fatigues de la guerre, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres, où sa voiture manqua d'être renversée.

Mon père, forcé de rejoindre l'armée à Moscou, perdit plus tard ses lettres et ses bijoux dans les flots de la Bérésina.

Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prudhon ou Fragonard, qu'on appelait la « Modestie ».

Gérard de Nerval

J'ai trouvé ce texte sur internet - Sans référence

Gérard de Nerval est né le 22 mai 1808 à Paris. Son père, Etienne Labrunie est médecin militaire. Le 8 juin de la même année, il est affecté comme aide-médecin à la Grande Armée ; puis le 22 décembre, promu médecin, il rejoint l'Armée du Rhin. Son épouse, Marie-Antoinette Laurent le suit. Elle mourra le 29 novembre 1810 (elle a 25 ans) à Glogow en Silésie .

D'abord confié à une nourrice de Loisy, Gérard est élevé par son grand oncle maternel Antoine Boucher dans la campagne du Valois, puis à Saint-Germain en Laye et à Paris. Au printemps 1814, Gérard retrouve son père qui, revenu à la vie civile, s'installe à Paris.

In memoriam

...Il n'y a que ces araignées d'eau que je regarde filer sur la soie d'un étang, fragiles, avançant par saccades comme sous l'accès d'une pensée sans cesse interrompue, sans cesse reprise, inventant la légèreté d'une voie entre les deux éternités massives de l'air et de l'eau.

C'est avec des mots aussi grêles que leurs pattes que j'écris, c'est avec leur instinct que je laisse aller la main sur le grain de la page, entre l'encre et le jour. Il me manque leur grâce.

Il me manque la finesse de leurs traits et la simplicité de leurs heures.

Longtemps je les regarde. Longtemps je laisse s'accomplir en moi ce lent mouvement vers l'inconnu, cette plus haute forme de la connaissance : le rêve, l'adoration, le silence.

Ce n'est jamais en vain que l'on cède à cette beauté élémentaire qui saisit l'âme dans la spirale d'une étoile, d'un insecte ou de n'importe quelle chose au monde :

une telle certitude apaise les heures où je n'écris pas, comme celle où j'écris.

Elle éclaire la nuit et sa sœur angélique, la solitude.

Le silence est la plus haute forme de la pensée, et c'est en développant en nous cette attention muette au jour, que nous trouverons notre place dans l'absolu qui nous entoure.

Christian Bobin

in « L'enchantement simple »

EDITO

A Delphes, selon la tradition, assise sur son trépied de fer, embrumée de vapeurs méphitiques, la Pythie, en transes, rendait des oracles incompréhensibles au commun des mortels. Il fallait que des prêtres spécialisés les interprètent.

Il arrive que le poète soit semblable à la Pythie : point de trépied, point de vapeurs toxiques ni de transes, mais avec des mots parfois énigmatiques, des mots qui lui sont donnés comme une offrande, dont lui-même parfois ne saisit pas parfaitement le sens mais qui s'imposent à lui, il dit le monde tel que son inconscient le lui dicte. C'est au lecteur, même privé de toute onction sacerdotale, de décrypter cette sorte d'oracle.

Je relis les poèmes de René Char rassemblés sous le titre « Le Nu perdu » dans la collection « Poésie/Gallimard. »

Page 152, le texte intitulé « Don hanté ».

On a jeté de la vitesse dans quelque chose qui ne le supportait pas. Toute révolution apportant des vœux , à l'image de notre empressement, est achevée, la destruction est en cours, par nous, hors de nous, contre nous et sans recours. Certaines fois, si nous n'avions pas la solidarité fidèle comme on a la haine fidèle, nous accosterions.

Mais du maléfice indéfiniment trié s'élève une embellie. Tourbillon qui nous pousse aux taches ardoisières.

Je crois lire – peu importe si je me trompe – la vision prémonitoire de notre monde contemporain : « la destruction est en cours, par nous, hors de nous, contre nous et sans recours ». L'oracle me dit le lent dépérissement de notre culture, la destruction progressive de ce qui structurait notre société, sous les coups de boutoir des minorités de plus en plus sûres d'elles et agressives ; de la communauté LGBT à la pseudoécologie politique, en passant par l'indigénisme ou la culture dite « cancel », inutile de les énumérer.*

Comment l'art littéraire survivra-t-il à l'écriture inclusive ?

« Je suis le-a ténébreu-se-x, le-a veu-f-ve, l'inconsolé-e... »

Gérard-e de Nerval-e (qui sait ...personne ne s'est inquiété de savoir de quel genre iel était !)

Reste pourtant l'espoir d'une « embellie », si nous nous attelons aux « tâches ardoisières ».

Marcel Maillet

** Le texte est paru en 1972 dans « La nuit talismanique qui brillait dans son cercle ».*

LES PAGES CLASSIQUES

Ma dague de sang noir à mon côté ruisselle ,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Victor Hugo Marche turque



Antiquité

La prise de Jéricho

Or Jéricho s'était soigneusement barricadée contre les Israélites ; personne n'en sortait, personne n'y entrait. Yahvé dit alors à Josué : « Vois, je livre en tes mains Jéricho et son roi. Vous tous les combattants, vaillants guerriers, vous contournerez la ville pour en faire une fois le tour, et pendant six jours tu feras de même. Le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville et les prêtres sonneront de la trompe. Lorsque la corne de bélier retentira, quand vous entendrez le son de la trompe, tout le peuple poussera un formidable cri de guerre et le mur de la ville s'effondrera sur place ; alors le peuple montera à l'assaut, droit devant soi. » (Livre de Josué 6, 1-5)

On fit le tour de la ville, le second jour, une fois et l'on rentra au camp, ce que l'on fit ensuite pendant six jours. Le septième jour, s'étant levés dès l'aurore, ils firent le tour de la ville selon le même rite sept fois. C'est seulement ce jour-là qu'on fit sept fois le tour de la ville. La septième fois, les prêtres sonnèrent de la trompe et Josué dit au peuple ; « Poussez le cri de guerre ! car Yahvé nous a livré la ville. (ibid.6, 14-16)

Le peuple cria et l'on fit retentir les trompes. Quand il entendit le son de la trompe, le peuple poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt le peuple monta dans la ville, chacun devant soi, et ils s'en emparèrent. Ils appliquèrent l'anathème à tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes, les passant au fil de l'épée. (ibid.6, 20-21)

Quand ils parvinrent au même lieu pour s'affronter,
ils entrechoquèrent les cuirs, les lances et les rages des
hommes
cuirassés de bronze . Les boucliers bosselés au centre
se rapprochèrent ; un grand fracas s'était levé.
Là, ensemble se répandaient la plainte et la fierté
des hommes qui tuent et des tués. La terre ruisselait de
sang.
Comme quand deux fleuves d'hiver descendant des
montagnes
au cœur du confluent entrechoquent les fortes eaux
que lancent de grandes sources au fond d'un ravin béant -
au loin, dans les montagnes, le berger a entendu leur
vacarme -
tels vinrent le cri et l'effroi de la mêlée des hommes.

Homère L'Illiade IV 446 - 456

Chanson de guerre crétois

Avec ma lance et mon épée,
Je peux bien boire et bien manger,
Bien moissonner, bien vendanger.

Avec ma lance je gouverne ;
Le fermier tremble et se prosterne
Comme un vermisseau devant moi.

Je l'épargne ou bien je l'achève ;
Avec ma lance et mon bon glaive,
Je suis son maître et son Grand Roi.

*Ce texte est tiré de « La couronne et la lyre,
anthologie de la poésie grecque ancienne » de
Marguerite Yourcenar, précédé de ce commentaire :*

« Difficile à dater, comme presque tout ce qui est du
domaine de la poésie populaire, cette chanson,
attribuée à un certain Hybrias le Crétois, est
évidemment de type très primitif...
Flaubert a traduit en prose ces quelques lignes, et en a
fait dans Salammbô une chanson de marche de
mercenaires. »

XVI ème siècle

Deux poètes dans la tourmente des guerres de religion qui ont endeuillé le XVIème siècle, l'un fidèle à la religion catholique, l'autre partisan de l'église réformée : Pierre de Ronsard, poète de cour, qui sait flatter les rois, ses protecteurs, n'hésite pas cependant à critiquer leur laxisme face à la menace protestante, leur reprochant de combattre au loin pour Naples ou le Milanais au lieu de mater les huguenots ; selon la tradition, Agrippa d'Aubigné, homme de guerre, écuyer d'Henri de Navarre, grièvement blessé lors du combat de Casteljaloux aurait dicté, entre la vie et la mort, les premiers vers des « Tragiques », l'épopée qu'il consacra aux guerres de religion.

Continuation des discours (des misères de ce temps)

Apparue au poète « comme une vieille femme atteinte de la mort » la France lui fait ainsi sa plainte

***Comme le laboureur, dont les mains inutiles
Laissent pendre l'hiver un toufeau de chenilles
Dans une feuille sèche au faite d'un pommier :
Sitôt que le soleil, de son rayon premier,
A la feuille échauffée, et qu'elle est arrosée
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
Le venin, qui semblait par l'hiver consumé,
En chenilles soudain apparaît animé,
Qui tombent de la feuille, et rampent à grand'peine
D'un dos entrecassé au milieu de la plaine ;
L'une monte en un chêne et l'autre en un ormeau,
Et toujours en mangeant se traînent au coupeau ;
Puis descendent à terre et tellement se paissent
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.***

***Alors le laboureur, voyant son champ gâté,
Lamente pour néant qu'il ne s'était hâté
D'étouffer de bonne heure une telle semence ;
Il voit que c'est sa faute et s'en donne l'offense.***

***Ainsi lorsque mes rois aux guerres s'efforçaient,
Toutes en un monceau ces chenilles croissaient
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragée
Sur moi s'est répandue, et m'a toute mangée.***

Les tragiques

Je veux peindre la France, une mère affligée
Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson l'usage ;
Ce voleur acharné, cet Esaü malheureux,
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
A la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins, tout déchirés, sanglants,
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.
Quand, pressant en son sein d'une amour maternelle
Celui qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
Viole, en poursuivant, l'asile de ses bras.
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine ,
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a portés ;
Or vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture ! »

Agrippa d'Aubigné Les tragiques Livre I Misères

XIX ème siècle

Soir de bataille

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sous le ciel enflammé, l'Imperator sanglant

José Maria de Heredia Les Trophées

Le poème évoquerait l'un des nombreux combats menés en Arménie par Marc-Antoine durant la difficile campagne contre les Parthes en 37-36 et 34-33 av. J.C.

L'enfant

Les turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil ;
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio qu'ombrageaient les charmilles
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis
Courbait sa tête humiliée ;
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclat de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus
Qui d'Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau
merveilleux ?
- Ami , dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles

Le 10 juillet 1828

Victor Hugo *Les Orientales*

Il faut remettre ce texte dans son contexte historique.

La guerre d'indépendance menée par le peuple grec contre l'empire ottoman commence en janvier 1821 dans les cités danubiennes, en Moldavie et en Valachie, puis dans la presqu'île du Péloponnèse. Elle dure neuf ans.

Elle fut sanglante. « La méthode ottomane fut le massacre général, suivi de la mise en esclavage des femmes et des enfants. La tuerie était d'habitude précédée de la mise à mort des évêques - le premier fut le patriarche œcuménique Grégoire V, pendu le 22 avril 1821, jour de Pâques, aux portes du patriarcat – et des notables, pour avoir failli à stopper l'insurrection ».

Le texte de Victor Hugo, « l'enfant » est inspiré par le massacre de Chio. En mars 1822, 2500 combattants grecs avaient forcé la garnison ottomane à se replier dans la citadelle de Chora. Le sultan apprenant la nouvelle n'aurait prononcé que trois mots : « Feu, feu, esclavage ».

Le 11 avril 1822, cinquante bâtiments mouillent devant Chio ; le grand amiral Kara Ali débarque sur l'île, à la tête de 15000 hommes s'ajoutant aux 30000 qui s'y rassemblaient, volontaires attirés par l'espoir de piller les richesses de l'île. La tuerie dure une quarantaine de jours. Des 110 000 habitants de l'île, 45 000 sont massacrés : tous les enfants de moins de trois ans, tous les hommes de douze ans et plus, toutes les femmes de quarante ans et plus ; 45 000 sont vendus comme esclaves.

Le mal

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
- Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement ! –

Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet
noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud

Le 19 juillet 1870 l'empire français déclare la guerre au royaume de Prusse.

Rimbaud a seize ans ; écoeuré par la violence des combats , il clame sa révolte d'adolescent et s'en prend à ceux qu'il considère comme responsables de la guerre, le Roi et surtout le Dieu des chrétiens dont il fustige l'indifférence et la cupidité.

XX ème siècle

Je trahirai demain pas aujourd'hui
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles,
Je ne trahirai pas.

Vous ne savez pas le bout de mon courage.
Moi je sais.
Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.
Vous avez aux pieds des chaussures
Avec des clous

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.
Demain.
Il me faut la nuit pour me résoudre.
Il ne me faut pas moins d'une nuit
Pour renier, pour abjurer , pour trahir.

Pour renier mes amis,
Pour abjurer le pain et le vin,
Pour trahir la vie,
Pour mourir.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.
La lime est sous le carreau,
La lime n'est pas pour le barreau,
La lime n'est pas pour le bourreau,
La lime est pour mon poignet.

Aujourd'hui je n'ai rien à dire,
Je trahirai demain.

*Le 31 mai 1944, **Marianne Kohn**, juive allemande entrée dans la résistance française est arrêtée à Viry (Haute-Savoie) alors qu'elle convoyait une trentaine d'enfants juifs qu'elle était chargée de confier à des passeurs. Elle est incarcérée à l'hôtel Pax, quartier général et prison de la gestapo à Annemasse. Dans la nuit du 7 au 8 juillet, avec cinq autres prisonniers, elle est massacrée à coup de bottes et de pelles par des membres de la gestapo venus de Lyon. Elle aurait confié à un enfant interné dans le même lieu le poème « je trahirai demain », écrit lors d'une première incarcération à Nice en 1943.*

J'ai traversé les ponts de Cé
C'est là que tout a commencé
Une chanson des temps passés
Parle d'un chevalier blessé
D'une rose sur la chaussée
Et d'un corsage délacé
Du château d'un duc insensé
Et des cygnes dans le fossé
De la prairie où vient danser
Une éternelle fiancée
Et j'ai bu comme un lait glacé
Le long lai des gloires faussées
La Loire emporte mes pensées
Avec les voitures versées
Et les armes désamorçées
Et les larmes mal effacées
O ma France O ma délaissée
J'ai traversé les pont de Cé

Louis Aragon Les yeux d'Elsa

Barbara

Rappelle toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang

...

Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien toujours vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abimé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien

Jacques Prévert Paroles

Le 19 juin 1940, les troupes allemandes entrent dans Brest. Pendant les quatre années d'occupation, la ville subit cent soixante cinq bombardements de la part des alliés : 965 morts ,719 blessés graves. Brest est libéré en septembre 44 . La ville est détruite. Dans le centre ville, seuls quatre immeubles sont encore debout.

Le chant des partisans

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme !
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes...

Montez de la mine, descendez des collines, camarades
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades...
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau... dynamite !

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères,
La haine à nos troussees et la faim qui nous pousse, la misère...
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves
Ici, nous , vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...

Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe...
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes
Sifflez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...

Joseph Kessel et Maurice Druon

Louis Curel de la Sorgue

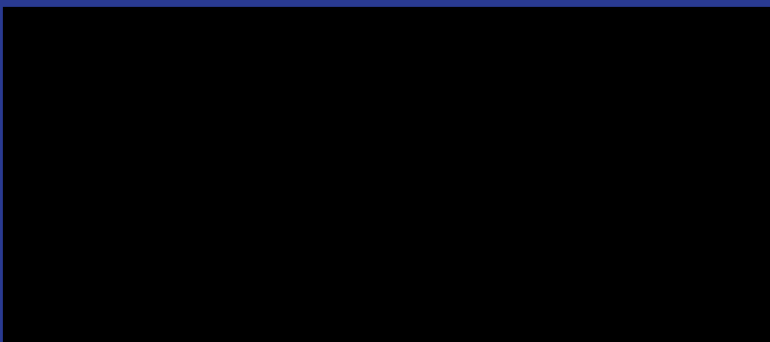
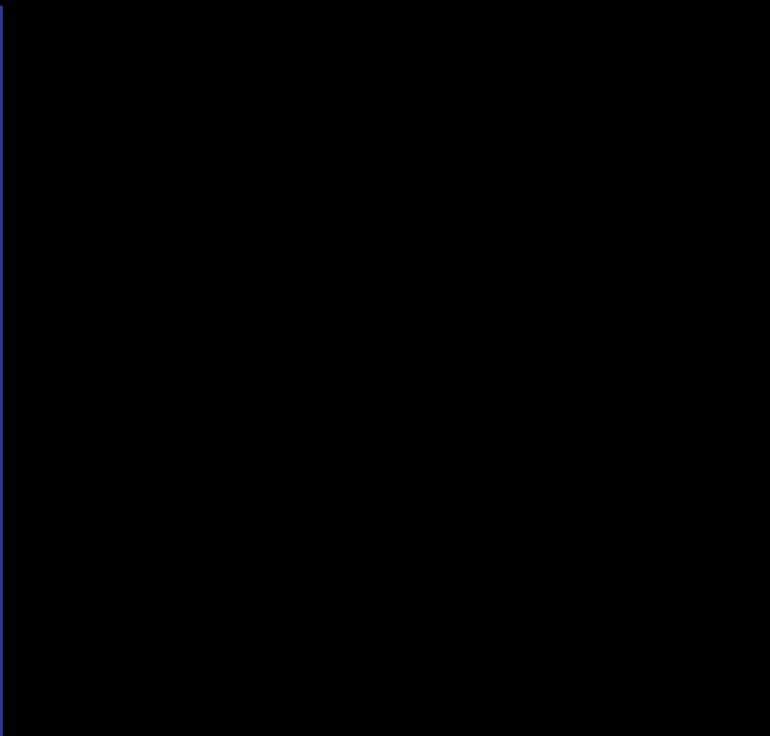
Sorgue qui t'avances derrière un rideau de papillons qui pétillent, ta faucille de doyen loyal à la main, la crémaillère du supplice en collier à ton cou, pour accomplir ta journée d'homme, quand pourrai-je m'éveiller et me sentir heureux au rythme modelé de ton seigle irréprochable ? Le sang et la sueur ont engagé leur combat qui se poursuivra jusqu'au soir, jusqu'à ton retour, solitude aux marges de plus en plus grandes. L'arme de tes maîtres, l'horloge des marées achève de pourrir. La création et la risée se dissocient. L'air-roi s'annonce. Sorgue, tes épaules comme un livre ouvert propagent leur lecture. Tu as été, enfant, le fiancé de cette fleur au chemin tracé dans le rocher qui s'évadait par un frelon... Courbé, tu observes aujourd'hui l'agonie du persécuteur qui arracha à l'aimant de la terre la cruauté d'innombrables fourmis pour la jeter en millions de meurtriers contre les tiens et ton espoir . Il y a un homme à présent debout, un homme dans un champ de seigle, un champ pareil à un chœur mitraillé, un champ sauvé.

René Char

Durant la seconde guerre mondiale, René Char combat en Alsace, puis démobilisé en 40, il s'engage dans la Résistance. Chef d'un maquis en Provence, sous le nom de capitaine Alexandre, il participe à des engagements violents contre l'armée italienne, les militaires allemands et la gestapo. Pendant toute la durée de l'occupation, il refuse de publier ses textes.

Francis Curel fut pour René Char un ami et un compagnon de combat. C'est son père Louis Curel, faucheur et cantonnier, militant communiste jusqu'au pacte de Varsovie qui est le héros de ce poème contre le nazisme. Dans le titre Char l'anoblit en lui adjoignant le nom de la rivière qu'il vénère, « Louis Curel de la Sorgue » et dans le texte, il l'appelle simplement Sorgue.

MES POETES DE COEUR



Je n'ai pas d'admiration particulière pour les poètes romantiques du XIXème siècle. Disons que leur prolixité m'est suspecte. Bien qu'il ne soit pas exempt de ce qui me semble un défaut propre à l'époque, j'accorde une place à part à Alfred de Vigny.

Sans doute ai-je été impressionné, lorsqu'adolescent j'ai découvert sa poésie dans les manuels scolaires, par des vers bien frappés que je retrouve avec plaisir dans des poèmes comme « Moïse », « La mort du loup » ou « le Cor ».

Moïse (la fin du poème)

**Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face...**

...

**« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de
flamme ;**

**Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir.**

Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.

M'enveloppant alors de la colonne noire,

J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire.

Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?

Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant.

Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche.

L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;

Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,

Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.

O Seigneur ! J'ai vécu puissant et solitaire,

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,

Priaient sans regarder le mont du Dieu jaloux ;

Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage

Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,

Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,

Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse -

Il fut pleuré – Marchant vers la terre promise,

Josué s'avavançait pensif et pâissant,

Car il était déjà l'élu du Tout Puissant.

Le Cor

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazoma, cirque de Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et Fleuris, trône des deux saisons
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée,
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

Première partie du poème

La mort du loup

Extrait de la Première partie

J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grands bruits sous nos
yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Remus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
Alors il a saisi dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré sa mâchoire de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné de son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche.
Et sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux , meurt sans jeter un cri.

La fille de Jephté

A . de Vigny trouve la matière de ce poème dans un récit biblique tiré du livre des Juges. Avant de partir combattre les Ammonites, Jephté, juge d'Israël, fait à Yahvé cette étrange promesse : « Si tu livres entre mes mains les Ammonites, celui qui sortira le premier des portes de ma maison pour venir à ma rencontre quand je reviendrai vainqueur du combat contre les Ammonites, celui-là appartiendra à Yahvé et je l'offrirai en holocauste. » (Livre des Juges 2, 30-31)

La victoire est totale.

« Lorsque Jephté revint à Micpé, à sa maison, voici que sa fille sortit à sa rencontre en dansant au son des tambourins. C'était son unique enfant. En dehors d'elle, il n'avait ni fils, ni fille. » (Livre des juges 2,34)

Les dernières strophes du poème .

**« Je lui dois une hostie, ô ma fille, et c'est vous
- Moi ? » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
Dispose de mes jours, permettez seulement**

**Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes,
J'aïlle, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
Pour la dernière fois, errante en liberté,
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !**

**Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;
Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs ;**

**Et le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
Ne viendra demander de qui je suis l'épouse,
Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil
Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »**

**Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots on entendit ; « Allez. »**

**Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les
montagnes.
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel .
Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.**

Certes des vers bien frappés ; mais la solitude et la lassitude orgueilleuses de Moïse, la mort altière des fiers Paladins dans le décor majestueux des monts pyrénéens, la dignité du Loup-Cervier qui meurt sans un cri, l'acceptation du sacrifice par la vierge sans nom, soumise à la volonté d'un père victime de son orgueil, de sa piété et de son imprudence : autant d'éléments pouvant séduire l'adolescent que j'étais et susciter une admiration propre à étayer l'émotion artistique.

Le bain d'une dame romaine

***Une esclave d'Egypte, au teint luisant et noir,
Lui présente, à genoux, l'acier pur du miroir ;
Pour nouer ses cheveux, une vierge de Grèce
Dans le compas d'Isis unit leur double tresse ;
Sa tunique est livrée aux femmes de Milet,
Et ses pieds sont lavés dans un vase de lait.
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit ; puis les filles latines
Sur ses bras indolents versent de doux parfums,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns
Et sous les plis épais de la robe onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse ;
Quelques-uns, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs ,
Et, les jetant en pluie aux eaux de la fontaine,
De débris embaumés couvrent leur souveraine
Qui, de ses doigts distraits touchant la lyre d'or,
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.***

Alfred de Vigny fait partie de sept fondateurs de « La muse française », organe de l'école romantique ; il fréquente le Salon de l' Arsenal où se réunit, autour de Charles Nodier puis de Victor Hugo, le « Cénacle » des poètes se réclamant du romantisme ; il est l'une des grandes figures de ce mouvement. Pourtant, par sa perfection formelle, un poème comme « Le bain d'une dame romaine » semble relever d'une esthétique proche de la théorie de l'art pour l'art, chère à Théophile Gautier et ne déparerait pas, me semble-t-il, l'œuvre d'un poète du Parnasse.

A Madame Dorval

A vous les chants d'amour, les récits d'aventure,
Les tableaux aux vives couleurs,
Les livres, les parfums, les parures,
Les bijoux d'enfant et les fleurs.
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent ;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant ;
Vous que l'illusion consume, inspire, enivre
De bonheur ou de désespoir ;
Reine des passions qui deux fois savez vivre,
Pour vous le jour, pour tous le soir.
Pensive solitaire ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Pleurant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux ;
Des chants inspirateurs respirez l'ambroisie,
Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
Comme un phénix sous un cristal.

Depuis 1832, Alfred de Vigny (1797 - 1863) entretient, pendant quelques années, une liaison tumultueuse avec l'actrice Marie Dorval (1798 – 1849). Le mode de vie de l'actrice, ses infidélités ne conviennent guère au poète possessif et jaloux ni sa relation avec George Sand contre laquelle il la met en garde, qualifiant cette dernière de « damnée lesbienne ». A la date du 17 août 1838, l'agenda du poète porte la mention « rupture ».

Dorval triomphe, à la Comédie-Française et dans de nombreuses villes de province, dans le rôle de Kitty Bell, l'héroïne du « Chatterton » de Vigny. Elle joue dans « Marion de Lorme » et « Angelo, tyran de Padoue » de Victor Hugo.

Elle fut avec Mademoiselle George et Mademoiselle Mars (Dona Sol dans « Hernani ») une des grandes actrices ayant servi le théâtre romantique.

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

Et le poète écrit...

Et le poète écrit. Il écrit d'abord pour se révéler à lui-même, savoir de quoi il est capable, pour tenter l'ambitieuse aventure d'accéder peut-être un jour au domaine féerique dont les œuvres qu'il aime lui ont donné l'insurmontable nostalgie. S'il est réellement marqué, il ne lui faut pas bien longtemps pour sentir et comprendre que ce qui importe c'est d'arriver à mettre au clair ce qu'il a de plus inconnu en lui, de plus secret, de plus caché, de plus difficile à déceler, d'unique. Et s'il ne se trompe pas de voie, il aboutira bientôt au plus simple. Car, si ce qui importe surtout, c'est ce qu'il peut avoir à dire pour exprimer sa personnalité la plus intime, ce qui importe autant, au moins autant, ce sera la façon de le dire. En effet, pour si étrange que cela puisse paraître, ce sera la façon particulière de dire une chose très simple et très commune qui ira porter au plus secret, au plus caché, au plus intime d'un autre et produira le choc. Car le choc poétique n'est pas de même nature que celui des idées qui nous apprennent et nous apportent du dehors quelque chose que nous ignorions ; il est une révélation d'une chose que nous portons obscurément en nous et pour laquelle il ne nous manquait que la meilleure expression pour nous la dire à nous-même. Cette expression parfaite donnée par le poète nous l'adoptons, nous nous l'approprions, elle sera désormais l'expression de notre propre sentiment qui l'épouse.

Je vais prendre un exemple et je le choisirai exprès en dehors de tout sublime, dans la banalité la plus grande et même dans la vulgarité la plus scabreuse. Quand Rimbaud commence son poème *Le Cœur volé* par ces deux vers qui n'ont rien de ce que l'on a coutume d'appeler un sentiment ou un sujet poétique :

*Mon triste cœur bave à la poupe
Mon cœur est plein de caporal*

peut-être aurait-il été lui-même surpris qu'ils puissent être pris en exemple, cependant je prétends y trouver l'appui de ce que j'avance. Il n'y a là rien d'extraordinaire, rien d'exquis, de précieux, simplement l'expression d'un malaise que quiconque peut s'être mis dans le cas d'éprouver pour avoir trop fumé étant jeune – ou pour avoir pris le bateau par gros temps – et difficile à dire honnêtement. Il n'en reste pas moins que, depuis que le monde est monde, et il y a longtemps – bien plus que ne pensait La Bruyère – et parmi les milliards d'hommes qui se sont succédés sur cette terre – et ça fait beaucoup, il n'y en a qu'un qui ait exprimé une chose aussi vulgaire avec autant de simplicité, de force et de bonheur et c'est Rimbaud. Notre cœur, qu'avons-nous de plus précieux en nous que cet organe. Imaginez à présent que plusieurs hommes

réunis autour d'un même baquet y aient laissé tomber, par mégarde, leur précieux cœur et que, restés vivants par un coup de magie, ils essaient de retrouver chacun le sien pour pouvoir s'en aller. Impossible, même poids, même forme, même aspect – des cœurs de chair, des cœurs d'hommes enfin – absolument interchangeables comme les deux billets de mille de tout à l'heure sur la table. Mais alors parmi ces cœurs communs, il en est un qui se met à parler et qui dit : Mon triste cœur bave à la poupe...

Pardon, dirait Rimbaud, celui-ci est le mien. Car tout ce qui reste du cœur d'un poète, c'est ce que lui-même en a dit..

Pierre Reverdy dans « *Cette émotion appelée poésie* ».

Le cœur volé

*Mon triste cœur bave à la poupe
Mon cœur couvert de caporal.*
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe :
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général ,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal !*

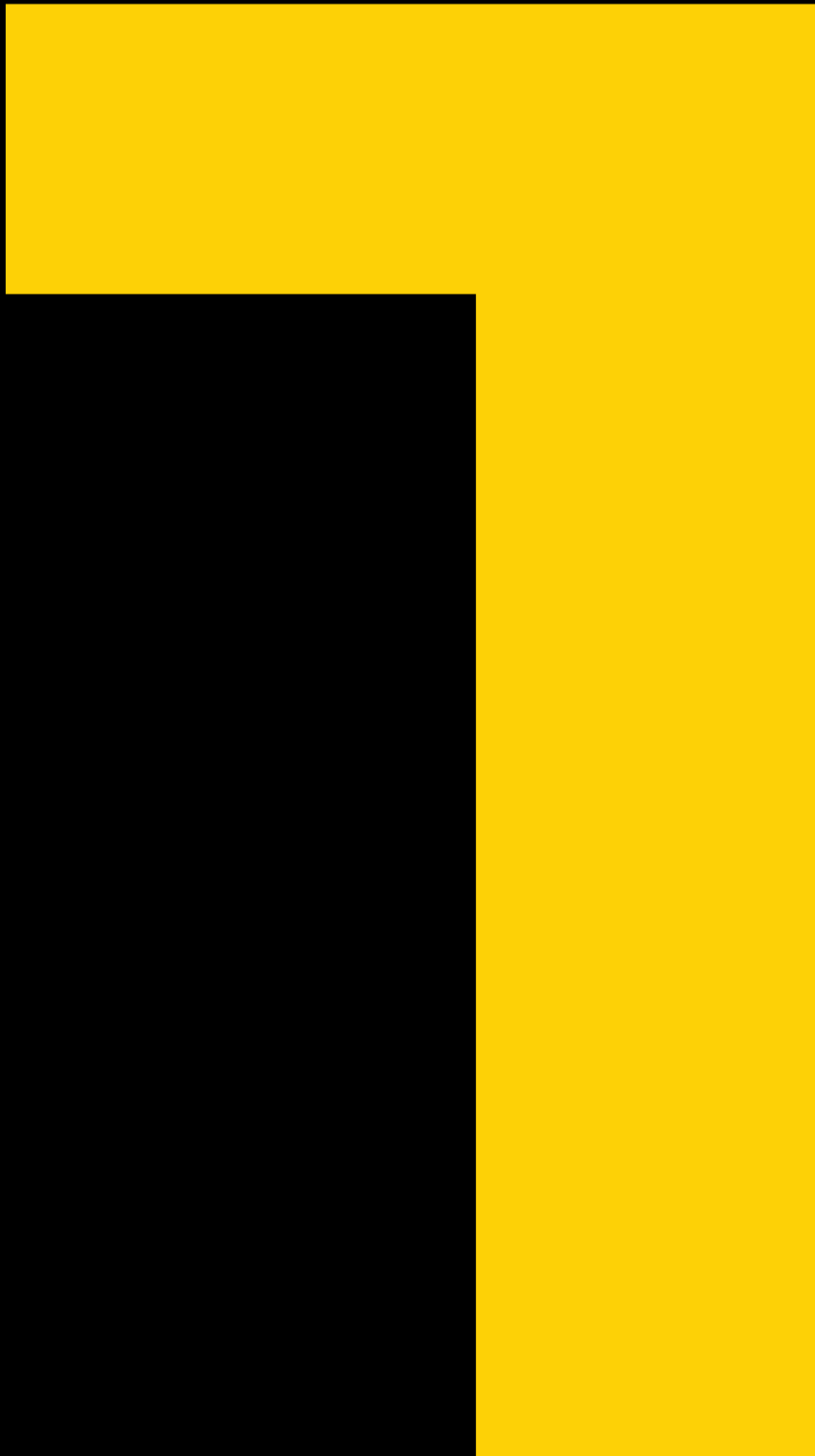
*Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé.
Au gouvernail on voit des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit lavé !
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé !*

*Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir , ô cœur volé ?
Ce seront des hoquets bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques :
J'aurai des sursauts stomachiques,
Moi, si mon cœur est ravalé :
Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir , ô cœur volé !*

Arthur Rimbaud

* Le Caporal est un tabac de goût français - rien à voir avec le goût miellé de l'Amsterdamer - composé de feuilles séchées, fermentées puis torréfiées .

PAGES DE MES AMIS POETES



Il fut un temps , pas si lointain, mon amie Christine Doucet écrivait de la poésie. Elle y excellait. Mais un jour, au saut du lit, et avant le premier café matinal, elle décida que ça suffisait et qu' elle se consacrerait désormais à son autre passion, la peinture. Dessin, aquarelle, huile, acrylique, croquis, portrait, elle y excelle.

Elle allait répétant que c'était fini, que le poète était mort !

Que nenni, Dame Christine ! Le talent ne meurt pas sur commande.

A preuve, cher lecteur, les textes ci-dessous, dits par Christine en juillet dernier, lors d'une rencontre poétique, sur les bords du lac de Vallon à Bellevaux.

Le silence

Il est doux comme du velours

Le mot silence

Il est de miel et de brume

Il est infinitude et incomplétude

Relique d'ombre ou miette de lumière

Il est cette vibration inquiète

Il a ce quelque chose d'abandonné

Entre souffle et miracle

Il est de paroles et de cris

Déroutant mystère

Otage de la nuit ou caresse du vent

Il est le sourire de tes rires

Il est le chagrin qui te parle en poème

A ma mère

**Femme d'entre les femmes
Tu es belle d'aimer
Que sais-tu des âmes d'avant
Toi qui as porté le futur**

**La lune danse dans l'eau de tes yeux
Jusqu'à l'effacement de la nuit**

En toi souffle le désert

**Raconte-moi la grande histoire
Des passés recomposés
Dis-moi la fissure de la pierre
Et les coques échouées
Sur le mouillé de ton cœur**

**Toi seule savait entrevoir
Sur la citadelle de mes rires
Les silences qui pleurent**

**Tu es fille, tu es femme, tu es sœur ,
Tu es mère
Ma mère d'entre les mères
... à perte de vie**

L'ombre était sur mon âme et il faisait encore jour

Dans le lit du vent les nuages sont mes frères
de sang
Je pénètre l'intimité cosmique
Glissant debout jusqu'à la nuit substance
Epousant ses combes tièdes
Ombrées de lune

J'épelle les étoiles, une à une
Là je cherche les réponses
En quête d'un chimérique absolu
Un quelque chose de l'infini

Je voudrais écrire cette part de moi
L'entre-deux
La part manquante
La semence des temps effacés

Inviter l'oiseau dans ma confiance
Il me dit des paroles d'outre-terre
Et ravive toutes les mémoires

Ne retenir que la vérité de son chant
Au cœur de la lumière

Quadrature

**Je suis de la terre, de l'eau, du feu, de l'éther
Je suis berceau je suis tombeau
Je suis des aubes laiteuses
Je suis des crépuscules ardents**

**Naissance éclosé
Mort consommée
Rituel sans trêve
Tout n'est que passage**

**Je suis l'humble
Je suis l'immense
Je suis solitude
Je suis multitude
Les mains tendues en prière
Que la lumière soit mon pain
Que la source soit mon vin
Que la terre m'accorde son pardon**

**Garde l'esprit de l'enfant
Que l'immaculée blancheur de la neige
Etonne comme au premier jour**

**Je suis de la terre et de l'eau
Je suis du feu et de l'éther
Je suis quadrature
De l'aube souveraine**

Christine Doucet

MES PAGES



Harkis

Ils étaient cinq
et ils avaient notre âge
Un matin au réveil
ils n'étaient pas là
On ne les revit plus
et on s'interrogea peu

Quand on comprit
les visages même s'étaient effacés
Il était trop tard pour les larmes

Ne restent désormais que la honte
le souvenir des nuits dans la mechta
et la colère

Marcel Maillet

Nouvel an

Pour un jeune homme de Saint Véran

C'était un garçon fruste
Il parlait peu
avec un léger bégaiement

Nous étions soldats
et l'on nous permit de prendre un repas de fête
avant que n'arrivent
les réveillonneurs de la Saint Sylvestre

Jamais il ne l'évoquait
mais au fond de son regard
il y avait toujours l'image du gamin
qu'il avait tué
par peur
et par balle
au débucher d'un taillis

Il me tenait
à raison
pour son ami

Marcel Maillet

*« Tous les ans les filles d'Israël
se lamentent quatre jours par an
sur la fille de Jephté le Galaadite »*

Le livre des rois 11 40

Rose odorée de désir

Un vol d'étourneaux chavire
s'appuie contre le vent
s'abat sur les haillons somptueux des labours

Rose sacrifiée

Bientôt elle n'aura plus de nom
elle ne sera plus que la fille de Jephté

Le soleil embrase le ventre roux
de la colombe au goût de cendre

Marcel Maillet



Bernard **M**
graphisme